

ces objets sont manifestement inspirés de l'art perse des Sassanides¹⁾; ils sont les preuves du mouvement commercial qui mit alors en rapport entre elles les contrées les plus distantes.

Ce ne furent pas seulement les marchandises qui furent transportées à travers le territoire turc; les idées, elles aussi, suivirent les routes des caravanes: en 630, *Hïuen-tsang* parcourut le monde turc du nord au sud pour aller chercher dans la terre sainte du Bouddhisme les enseignements qui devaient ranimer et épurer la foi chinoise, et ce fut grâce à l'appui de *Che-hou kagan* qu'il put atteindre l'Indus sans encombre. Quatre ans auparavant, en 626, ce même *Che-hou kagan* avait fait bon accueil aux religieux hindou Prabhâkaramitra et à ses compagnons qui étaient ensuite venus en Chine à la suite d'un ambassadeur impérial chez les Turcs²⁾. En 621, le premier temple du feu s'éleva à *Tch'ang-ngan*, et, en 631, le mage *Ho-lou* répandit dans l'Empire du Milieu la religion du dieu céleste, c'est-à-dire le culte zoroastrien³⁾. En 635, enfin, le moine nestorien *A-lo-pen*, franchissant de l'ouest à l'est le pays des Turcs occidentaux, vint de Syrie apporter sur les bords de la rivière *Wei* la religion chrétienne sous la forme que lui avaient donnée les Nestoriens⁴⁾. La coïncidence de toutes ces dates n'est pas fortuite; elle prouve que l'existence de l'empire turc d'occident facilita singulièrement les allées et venues des voyageurs d'un bout à l'autre de l'Asie; c'est grâce à lui que trois grandes religions, le Mazdéisme, le Christianisme et le Bouddhisme, purent, les deux premières s'implanter, et la troisième se vivifier en Chine.

1) L'aiguïère à laquelle nous faisons allusion a figuré à l'Exposition de Paris en 1900; elle est reproduite dans *l'Histoire de l'art du Japon (Ouvrage publié par la Commission Impériale du Japon à l'Exposition universelle de Paris, 1900)*, p. 61. Quant à la bannière, on peut en voir une représentation dans le bel ouvrage de l'ingénieur Ito 伊東 sur *la construction du temple Horiuji 法降寺建築論* (Mémoires de l'Académie Impériale de Tokyo, 1^{er} fascicule, 1^{er} numéro), page 18, fig. 54 de l'Atlas. Je dois à l'obligeance de M. Sylvain Lévi la communication de ce livre trop peu connu des orientalistes Européens. Dans une conférence faite au Musée Guimet le 9 Mars 1902 et autographiée, M. Deshayes a donné des reproductions de cette bannière; on remarquera sur le flanc des deux chevaux supérieurs le mot chinois 山, et, sur le flanc des deux chevaux inférieurs, le mot 吉; cette étoffe ne doit donc pas provenir directement de la Perse; elle a été vraisemblablement fabriquée en Chine sur un modèle Persan. M. Deshayes parle encore, dans cette conférence, d'un tissu de dessin analogue qu'il appelle le tissu Foukoutchi. Il serait fort désirable qu'on publiât d'une manière complète et rigoureusement exacte ces documents qui ont une réelle importance pour l'histoire de l'art. — M. Dieulafoy (*Comptes-rendus des séances de l'Acad. des Inscriptions*, 1901, p. 3) a déjà remarqué que parmi les œuvres d'art conservées au Japon et datant de la période comprise entre 650 et 720, «certains objets semblent importés de Perse ou des Indes».

2) Cf. p. 192—193.

3) Cf. *Journal Asiatique*, Janv.-Fév. 1897, p. 61—62.

4) Cf. l'inscription chrétienne de *Si-ngan fou*.